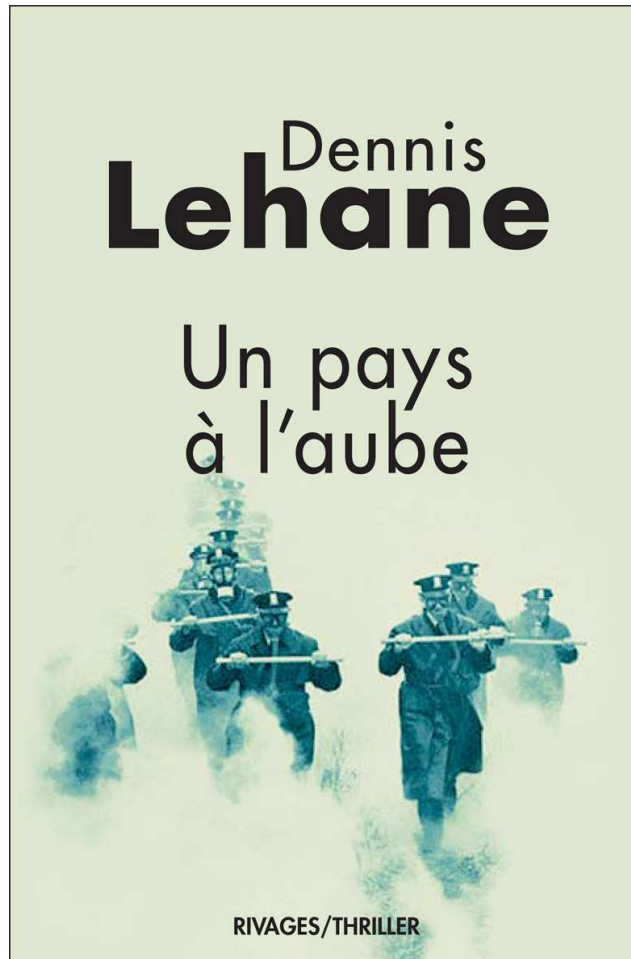


Prologue



En raison des restrictions sur la liberté de circulation imposées à la ligue majeure de base-ball par le ministère de la Défense pendant la Première Guerre mondiale, les World Series de 1918 furent programmées en septembre et divisées en deux séries de matchs à domicile : les Chicago Cubs devaient organiser les trois premiers et Boston les quatre derniers. C'est ainsi que le 7 septembre, après la défaite des Cubs au terme de la troisième rencontre, les deux équipes montèrent ensemble à bord du Michigan Central pour un trajet de vingt-sept heures, et Babe Ruth, passablement éméché, se mit à faucher des chapeaux.

Il avait fallu le hisser de force dans le train. Après le match, il s'était rendu à l'est de Wabash, dans un établissement où un homme avait toujours l'assurance de trouver un jeu de cartes, un verre plein et une fille ou deux, et si Stuffy McInnis n'avait pas su où le chercher, Babe aurait vraisemblablement raté le voyage de retour.

En l'occurrence, il commença par vomir de la plateforme à l'arrière de la voiture de queue alors que le train émergeait d'Illinois Central Station peu après huit heures du soir puis serpentait parmi les parcs à bestiaux. Dans l'air se mêlaient l'odeur de la fumée et la puanteur du bétail abattu, et Babe se dit qu'il voulait bien être pendu s'il réussissait à distinguer une étoile dans le ciel d'encre. Il porta sa flasque à ses lèvres, prit une gorgée de whisky pour se rincer la bouche et cracha par-dessus le garde-fou en regardant le sommet des immeubles de Chicago qui semblait grandir devant lui tandis qu'il s'en éloignait. Comme souvent lorsqu'il quittait un endroit le corps imbibé d'alcool, il se sentait gros et orphelin.

Alors il s'offrit une nouvelle rasade de whisky. À vingt-trois ans, il devenait enfin l'un des frappeurs les plus redoutés de la ligue. Au terme d'une année où le total des *home runs* s'était monté à quatre-vingt-dix-huit en American League, Babe en avait à lui seul frappé onze. Soit près de douze pour cent, nom de Dieu ! Et ce, malgré une baisse de régime notable pendant trois semaines au mois de juin. Les lanceurs avaient commencé à le traiter avec respect, les frappeurs des équipes adverses aussi car cette saison-là, il avait remporté treize victoires pour les Sox au poste de lanceur. Il en avait également joué cinquante-neuf en champ gauche et treize en première base.

Il avait cependant du mal avec les balles des gauchers ; du moins, c'était la réputation qu'on lui prêtait. À l'heure où les listes de joueurs s'étaient réduites comme peau de chagrin après que bon nombre d'entre eux eurent décidé de s'engager, les managers des équipes adverses avaient décidé d'exploiter ce qu'ils estimaient être une faille en lui.

Qu'ils aillent se faire foutre !

Babe lança ces paroles au vent puis leva de nouveau sa flasque, cadeau de Harry Frazee, le propriétaire des Boston Red Sox. Lui-même avait quitté l'équipe en juillet. Il était allé jouer pour les Chester Shipyards en Pennsylvanie parce que le coach des Sox, un dénommé Barrow, accordait beaucoup plus de valeur à son bras de lanceur qu'à sa batte. Or Babe en avait assez de lancer. Un *strike-out* vous valait des applaudissements ; un *home run*, l'hystérie collective. Le problème, c'était que les Chester Shipyards préféraient eux aussi qu'il lance. Lorsque Harry Frazee les avait menacés de poursuites, ils lui avaient renvoyé Babe.

Frazee était venu l'attendre à sa descente du train et l'avait escorté jusqu'à la banquette arrière de sa Rauch & Lang Electric Opera Coupe. La voiture était marron avec des garnitures noires, et Babe était toujours étonné de pouvoir distinguer son reflet sur la carrosserie par n'importe quel temps et à n'importe quelle heure de la journée. Il avait demandé combien ça coûtait, une bagnole de ce genre, et avant de répondre Frazee avait caressé nonchalamment l'habillage gris pendant que son chauffeur prenait Atlantic Avenue. « Plus que vous, monsieur Ruth », avait-il déclaré en lui tendant la flasque.

L'inscription gravée dans l'étain disait :

RUTH, G.H.

CHESTER, PA

01/07/1918 – 07/07/1918

Babe effleura les mots puis se rinça de nouveau le gosier. Dans l'air nocturne flottaient les relents âcres du sang des vaches, associés aux émanations métalliques des villes ouvrières et des rails chauffés par le soleil. *Je suis Babe Ruth !* aurait-il voulu crier du train. Et quand je ne suis pas bourré et seul à l'arrière d'un wagon, je suis quelqu'un qui compte. Un simple maillon de la chaîne, d'accord, ça je le sais, mais un maillon incrusté de diamants. Le roi des maillons. Un de ces jours...

La flasque à la main, il porta un toast à Harry Frazee et à tous les Harry Frazee du monde, qu'il salua d'une bordée d'injures assorties d'un large sourire. Puis il avala une grande lampée de whisky qui lui alourdit les paupières.

– Bon, je vais me coucher, vieille pute, chuchota-t-il.

À l'adresse de la nuit, de l'horizon, de l'odeur de viande de boucherie. Des champs enténébrés du Midwest qui s'étendaient devant lui. De chaque ville ouvrière cendreuse sur le trajet jusqu'à Governor's Square. Du ciel enfumé où ne brillaient pas d'étoiles.

D'un pas mal assuré, il retourna dans le compartiment privé qu'il partageait avec Jones, Scott et McInnis, et lorsqu'il se réveilla à six heures du matin, toujours habillé de pied en cap, il était dans l'Ohio. Il prit son petit déjeuner dans la voiture-bar et vida deux cafetières en regardant la fumée s'élever des cheminées des fonderies et des aciéries tapies dans les collines noires. Comme il avait mal à la tête, il versa quelques gouttes de whisky dans sa tasse et le mal de tête disparut. Il joua aux cartes avec Everett Scott puis, quand le train fit un arrêt prolongé à Summerford, une autre ville ouvrière, toute l'équipe alla se dégourdir les jambes dans un champ juste derrière la gare, et ce fut à cette occasion qu'il entendit parler pour la première fois d'une grève.

Harry Hooper, capitaine de l'équipe des Sox et joueur de champ droit, et Dave Shean, joueur de deuxième base, discutaient avec deux membres des Cubs : Leslie Mann, joueur de champ gauche, et Bill Killefer, receveur. Stuffy McInnis glissa à Babe qu'ils avaient tous les quatre beaucoup parlé durant tout le voyage.

– De quoi ? demanda Babe sans être vraiment sûr de vouloir connaître la réponse.

– Je sais pas, dit Stuffy. De la possibilité de rater exprès des balles contre du fric, peut-être ? De truquer le match ?

Au même moment, Harry Hooper traversa le champ pour les rejoindre.

– On va se mettre en grève, les gars.

– Toi, t'as trop bu, répliqua McInnis.

– Non, déclara Hooper. Sérieux, ils sont en train de nous baiser.

– Qui ?

– La Commission, qui d'autre ? Heydler, Hermann, Johnson... Toute la bande au grand complet.

Stuffy McInnis saupoudra d'une pincée de tabac une feuille de papier à rouler qu'il lécha délicatement, tout en tordant les extrémités.

– Comment ça ?

Il alluma sa cigarette tandis que Babe avalait une gorgée de whisky et regardait à l'autre bout du champ une petite rangée d'arbres qui se découpait sur fond de ciel bleu.

– Ils ont changé la répartition des gains pour les Series, expliqua Hooper. Le pourcentage sur les entrées. Ça date de l'hiver dernier, mais ils l'ont annoncé que récemment.

– Hé, attends un peu ! lança McInnis. On doit toucher soixante pour cent sur les quatre premiers matchs.

Harry Hooper secoua de nouveau la tête et Babe sentit son attention se relâcher. Avisant les lignes télégraphiques à l'autre extrémité du champ, il se demanda si, de près, il les entendrait bourdonner. Pourcentage sur les entrées, répartition des gains... Lui, il avait surtout envie d'une autre assiette d'œufs et d'un surplus de bacon.

– On *devait* toucher soixante pour cent, rectifia Hooper. Maintenant, c'est cinquante-cinq. La fréquentation a baissé. La faute à la guerre, forcément. Et il est de notre devoir patriotique d'accepter une baisse de cinq pour cent.

Stuffy McInnis haussa les épaules.

– Ben, si c'est notre devoir...

– Là-dessus, on refile quarante pour cent à Cleveland, Washington et Chicago.

– Pourquoi ? lança McInnis. Pour leur avoir collé une raclée pendant les qualifications ?

– Et là-dessus, encore dix pour cent aux associations caritatives de guerre, ajouta Hooper. Tu commences à piger ?

Le froncement de sourcils de McInnis s'accentua. Il paraissait prêt à botter le cul de quelqu'un — de préférence un gars plus petit, pour pouvoir vraiment se défouler.

Babe jeta son chapeau en l'air et le rattrapa derrière son dos. Ramassa une pierre et l'expédia vers le ciel. Recommença avec son chapeau.

– Vous en faites pas, ça va s'arranger, déclara-t-il soudain.

– Quoi ? répliqua Hooper en tournant la tête vers lui.

– Tous ces trucs, répondit Babe. On finira par s'y retrouver.

– Comment, Gidge ? demanda Stuffy. Tu peux me le dire ? Hein, comment ?

– Y aura bien un moyen, affirma Babe.

Il recommençait à avoir mal au crâne. Les discussions d'argent lui donnaient toujours mal au crâne. Le reste du monde aussi : les bolcheviks qui renversaient le tsar, le Kaiser qui écrasait tout sur son passage en Europe, les anarchistes qui lançaient des bombes dans les rues du pays, faisaient exploser des boîtes aux lettres et prenaient pour cibles des défilés... Il y avait des gens furieux partout, des gens qui criaient, qui mouraient dans les tranchées et manifestaient devant les usines. Et au cœur de toute cette agitation, il y avait l'argent. Babe le comprenait mais ne supportait pas d'y penser. Il aimait l'argent, c'était indiscutable, il savait qu'il en gagnait beaucoup et se préparait à en gagner encore plus. Il aimait sa motocyclette toute neuve, il aimait acheter de bons cigares, loger dans des chambres d'hôtel chic avec des rideaux épais et payer des tournées générales. Mais il détestait réfléchir à l'argent ou en parler. Tout ce qu'il voulait, c'était arriver à Boston, frapper une balle, faire la fête. Governor's Square fourmillait de maisons de passe et de bars accueillants. L'hiver approchait ; Babe voulait en profiter pendant qu'il en était encore temps, avant l'arrivée de la neige et du froid. Avant de se retrouver coincé à Sudbury avec Helen, au milieu des chevaux et de l'odeur du crottin.

Il assena une claque sur l'épaule de Harry en répétant :

– Ça va s'arranger, tu verras.

Harry Hooper contempla son épaule, laissa son regard se perdre un instant en direction du champ puis reporta son attention sur Babe, qui lui sourit.

– Sois gentil, Babe, dit-il. Laisse les hommes causer entre eux.

Sur ces mots, il lui tourna le dos. Il était coiffé d'un canotier légèrement repoussé sur le front. Babe détestait les canotiers ; il avait le visage trop rond, trop joufflu pour les chapeaux de ce genre. Ils lui donnaient l'air d'un gamin déguisé. Il imagina un instant arracher celui de Harry pour le lancer sur le toit d'un wagon.

Harry Hooper s'avavançait dans le pré, à présent. La tête baissée, il tenait Stuffy McInnis par le coude.

Babe ramassa un caillou puis lorgna le dos de la veste en seersucker portée par Harry en imaginant un gant de receveur en plein milieu et le bruit produit par une pierre dure contre une colonne vertébrale tout aussi dure. Au même moment, un autre bruit sec remplaça celui qui résonnait dans sa tête — une sorte de craquement lointain semblable au crépitement d'une bûche dans l'âtre. Il tourna la tête vers l'est, où un petit bouquet d'arbres marquait la limite du champ. Il entendait le train siffler doucement derrière lui, les voix des joueurs ici et là, le bruissement de la végétation alentour. Deux machinistes passèrent près de lui en parlant d'une collerette foutue et des réparations qui prendraient bien deux heures, voire trois, et il se dit : Merde ! Deux heures à tuer dans ce trou à rats ? Juste après, il perçut de nouveau le craquement lointain et il sut alors que de l'autre côté de ces arbres, quelqu'un jouait au base-ball.

Alors qu'il s'engageait à son tour dans le pré, seul, sans que personne le remarque, il distingua mieux les bruits de la partie — les appels chantants, les raclements précipités de pieds lancés à la poursuite d'une balle dans l'herbe, le choc sourd de la balle envoyée dans le gant d'un joueur de champ extérieur. Il pénétra sous le couvert, ôta sa veste pour avoir moins chaud, et, lorsqu'il émergea du bosquet, les hommes changeaient de côté, un groupe courant vers un carré de terre le long de la ligne de la première base pendant qu'un autre s'élançait hors d'un carré près de la troisième.

Des hommes de couleur.

Il s'immobilisa puis salua de la tête le joueur de champ centre qui allait prendre position à quelques mètres de lui ; l'homme lui rendit son salut avant de scruter les arbres, l'air de se demander s'ils allaient encore accoucher d'autres Blancs ce jour-là. Enfin, il lui tourna le dos, se pencha et plaça sa main gantée sur ses genoux. C'était un sacré gaillard, constata Babe, aussi large d'épaules que lui mais moins enveloppé au niveau de la taille et (il devait bien l'admettre) des fesses.

Le lanceur ne perdit pas de temps. Ce fut tout juste s'il eut besoin de prendre son élan tant il avait de longs bras ; il se contenta de déplier vivement le droit comme s'il expédiait d'une fronde une pierre censée survoler un océan. Même d'où il se tenait, Babe se rendit compte que la balle traversait le marbre comme un éclair. Le batteur eut beau effectuer un swing irréprochable, il la manqua d'au moins quinze centimètres.

Il frappa cependant la suivante — une frappe nette, bien placée, produisant un craquement si sonore qu'il ne pouvait provenir que d'une batte cassée —, et la balle fila d'abord droit vers Babe avant de paresser dans le ciel bleu, tel un canard décidant soudain de nager à reculons. Le joueur de champ centre déplaça un pied, ouvrit son gant, et, comme soulagée, la balle retomba en plein dans le cœur de cuir.

Jamais la vision de Babe n'avait été testée. Il s'y refusait. Depuis tout petit, il était capable de lire les plaques de rue, même les inscriptions peintes à l'angle des bâtiments, de beaucoup plus loin que n'importe qui. Il distinguait la texture des plumes d'un épervier à cent mètres au-dessus de lui — un rapace fondant sur sa proie tel un projectile. Sur le terrain, les balles avaient pour lui la taille de ballons qui se déplaçaient au ralenti. Quand il lançait, le gant du receveur prenait les dimensions d'un oreiller.

Aussi, et malgré la distance, s'aperçut-il tout de suite que le frappeur suivant avait le visage ravagé. Petit, maigre comme un clou, il avait incontestablement quelque chose sur la figure, des marques claires ou des cicatrices qui se détachaient sur sa peau caramel. C'était une vraie boule d'énergie, qui sautillait dans le rectangle — un lévrier de course sur le marbre, s'efforçant de maîtriser sa fougue. Et lorsqu'il frappa la balle après deux *strikes*, Babe comprit d'emblée que ce jeune nègre allait démarrer au quart de tour, mais même lui ne s'attendait pas à le voir réagir aussi vite.

La balle n'avait pas encore fini de redescendre vers les pieds du joueur de champ droit (à ce stade, Babe avait déjà deviné qu'il ne la rattraperait pas avant qu'elle atteigne le sol) que le lévrier faisait le tour de la première base. Quand elle toucha l'herbe, le joueur de champ droit la récupéra à main nue, vacilla à peine avant de se camper solidement sur ses jambes pour lancer, et, comme s'il venait de la surprendre au lit avec sa fille, la balle quitta sa paume sans demander son reste. Elle atterrit en un rien de temps dans le gant du joueur de deuxième base, mais le lévrier se tenait déjà sur la deuxième base. Debout. Sans avoir eu besoin de glisser ni de plonger. Non, il s'était promené jusque-là avec autant de nonchalance que s'il allait ramasser le journal du matin, puis il avait reporté son attention sur le champ centre jusqu'au moment où Babe se rendit compte qu'il le regardait, lui. Alors il inclina son chapeau en guise de

salut, et en retour le jeunot le gratifia d'un sourire insolent et satisfait.

Babe décida de ne pas le quitter des yeux, certain qu'à partir de là, tout ce que ferait ce gamin lui paraîtrait hors du commun.

L'homme sur la deuxième base avait joué pour les Wrightville Mudhawks. Il s'appelait Luther Laurence, et il avait été remercié par les Mudhawks en juin après s'être bagarré avec Jefferson Reese, manager de l'équipe et joueur de première base — un oncle Tom au sourire tout en dents, qui se comportait comme un caniche pomponné en présence des Blancs et disait du mal des siens dans la maison où il travaillait à la sortie de Columbus. Luther l'avait entendu de la bouche de cette fille qu'il fréquentait, une jolie même prénommée Lila, employée dans la même maison que Reese. Lila lui avait raconté qu'un soir, au cours d'un dîner où les Blancs se plaignaient encore et encore de l'arrogance des nègres à Chicago, qui se pavanaient dans les rues et ne baissaient même pas les yeux lorsqu'ils croisaient une Blanche, le vieux Reese avait commenté tout en servant la soupe : « Mon Dieu, mon Dieu, c'est y pas une honte ! Oui, m'sieur, le Noir de Chicago, il vaut pas mieux que le chimpanzé qui se balance de liane en liane. Ah ça, il a pas le temps d'aller à l'église, c'est sûr... Y pense qu'à se saouler le vendredi, jouer au poker le samedi et par là-dessus coucher avec la femme d'un autre jusqu'au dimanche. »

— Il a dit ça ? avait demandé Luther à Lila dans la baignoire de l'hôtel Dixon, « réservé aux Noirs. »

Allongé dans l'eau mousseuse, il avait essuyé les bulles de savon sur les petits seins durs de Lila — des bulles pareilles à des perles sur sa peau couleur d'or brut.

— Il a dit bien pire, avait répondu Lila. Mais évite de le provoquer, bébé. Cet homme-là, il est cruel.

Quand Luther l'avait tout de même défié dans l'abri des joueurs à Inkwel Field, Jefferson Reese avait aussitôt cessé de sourire tandis que son regard se nuançait d'une expression particulière — une expression farouche, surgie du passé, qui rappelait l'époque encore trop proche de la torture du soleil dans les champs —, et à peine Luther avait-il eu le temps de penser *Oh, merde* que son adversaire l'attaquait, lui martelant le visage de ses poings durs comme l'extrémité d'une batte. Il avait bien tenté de se défendre mais Reese, au moins deux fois plus vieux que lui et domestique au service des Blancs depuis dix ans,

abritait en lui une rage enfouie si profondément que lorsqu'elle avait enfin éclaté, elle était d'autant plus brûlante et violente. Il avait envoyé Luther mordre la poussière et fait pleuvoir les coups sur lui jusqu'à ce que le sang, mêlé à la terre, à la craie et à la poussière du terrain, s'échappe de son corps en longs filets.

Luther se trouvait dans le service des pauvres de l'hôpital St. John quand son ami Aeneus James lui avait demandé :

– Merde, mon gars, rapide comme t'es, pourquoi t'as pas décampé en voyant le regard de ce vieux dingo ?

Il avait eu tout l'été pour réfléchir à la question et pourtant il n'avait toujours pas de réponse. Aussi rapide soit-il — et jamais il n'avait rencontré plus rapide que lui —, il en venait à se demander s'il n'en avait pas assez de courir.

Mais ce jour-là, en regardant le gros Blanc qui lui rappelait Babe Ruth posté près des arbres, en train de l'observer, Luther se dit : Tu crois savoir ce que c'est que cavalier, blanc-bec ? Ben tu te goures. Prépare-toi au spectacle. Et ça, tu pourras le raconter à tes petits-enfants !

Il démarra de la deuxième base au moment où Sticky Joe Beam achevait de déplier ses longs bras de pieuvre, eut encore le temps de voir les yeux du Blanc s'arrondir comme s'ils voulaient devenir aussi énormes que son ventre, et aussitôt après ses pieds filèrent si vite que le sol parut se mouvoir sous lui plutôt que l'inverse. De fait, Luther le sentait s'écouler telle une rivière au début du printemps en même temps qu'il se représentait Tyrell Hawke sur la troisième base, tout agité de tressaillements nerveux parce qu'il avait passé la nuit à picoler, et lui-même comptait bien là-dessus car il n'avait pas l'intention de s'arrêter là, à la troisième base — oh non, songeait-il, certainement pas, parce que si le base-ball est un sport de vitesse, moi, je suis le fils de pute le plus rapide que vous verrez jamais. Lorsqu'il redressa la tête, la première chose qu'il aperçut fut le gant de Tyrell, juste à la hauteur de sa propre oreille ; la seconde, sur sa gauche, fut la balle — une véritable étoile filante partie de biais, libérant de la fumée. Quand il cria : « Bouh ! », le son aigu claqua avec force et... oui ! le gant de Tyrell s'éleva brusquement de sept ou huit centimètres. La balle passa en dessous et effleura les petits cheveux sur la nuque de Luther qui s'était baissé vivement, chaude comme le rasoir chez Moby, le barbier de Meridian Avenue, et il toucha le sac de la troisième base de la pointe de son pied droit avant de foncer le

long de la ligne, engloutissant le sol avec une telle avidité qu'il s'imagina arriver bientôt au bout, tomber d'une falaise ou peut-être même du bord du monde. En entendant le receveur, Ransom Boynton, réclamer la balle, hurler : « Hé, ici ! Ici ! », il leva les yeux, l'aperçut à quelques mètres devant lui, devina la trajectoire de la balle à son regard et à la crispation de ses genoux, et il avala une goulée d'air de la taille d'un bloc de glace, transforma ses mollets en ressorts et ses pieds en chiens de pistolet. Il heurta Ransom si violemment qu'il en eut à peine conscience, roula par-dessus lui et vit la balle frapper la clôture en bois derrière le marbre au moment précis où son pied l'atteignait, les deux sons — l'un râpeux et chuintant, l'autre net et sonore — se mêlant l'un à l'autre. Et de penser : Plus rapide qu'aucun de vous pourra jamais rêver de l'être.

Il s'arrêta contre la poitrine de ses coéquipiers. Au milieu des bourrades et des acclamations, il se retourna pour voir la tête du gros Blanc, mais celui-ci ne se trouvait plus sous les arbres. Non, il était presque arrivé au niveau de la deuxième base et il se précipitait droit sur lui, un grand sourire éclairant son visage de bébé aux bajoues tressautantes, les yeux exorbités comme s'il venait d'apprendre qu'il aurait un poney pour ses cinq ans et ne pouvait plus contrôler son corps — comme s'il devait à toute force bouger, courir et bondir pour exprimer sa joie.

En regardant plus attentivement ce visage, Luther pensa : Non, c'est pas vrai...

Au même moment, Ransom Boynton s'avança à côté de lui et prononça les mots à voix haute :

– Vous allez pas en revenir, les gars, mais ce type qui fonce vers nous comme un putain de train de marchandises, c'est Babe Ruth.

– Je peux jouer ?

Personne n'arrivait à croire qu'il ait réellement prononcé ces mots. Pour commencer, il s'était rué vers Luther, l'avait soulevé du sol et, le maintenant plus haut que lui, il avait dit : « Bon sang, dans ma vie j'ai vu des gars courir, mais jamais, je dis bien jamais, j'avais vu quelqu'un galoper comme ça ! » Après l'avoir reposé à terre, il l'avait pris dans ses bras et lui avait tapé dans le dos. « Ah, sacré nom de nom, quel spectacle ! »

Ensuite, ils s'étaient fait confirmer qu'il était bien Babe Ruth. Il avait l'air tout étonné qu'ils soient si nombreux à avoir entendu parler de lui. Sticky Joe avait assisté à l'un de ses matchs à

Chicago et Ransom à deux rencontres à Cincinnati où il occupait les postes de lanceur et de joueur de champ gauche. Les autres le connaissaient pour avoir lu des articles sur lui dans les pages sportives des journaux et dans *Baseball Magazine*, et à cette mention Babe haussa les sourcils comme s'il était surpris qu'il puisse exister sur la planète des moricauds capables de lire.

– Vous voudrez des autographes, alors ? demanda-t-il.

La question tomba complètement à plat et la mine de Babe s'allongea alors que ses interlocuteurs trouvaient soudain de bonnes raisons de regarder leurs chaussures ou d'examiner le ciel.

Luther envisagea de dire au gros Blanc qu'il avait devant lui de sacrés bons joueurs. D'authentiques légendes vivantes. L'homme aux bras de pieuvre ? Il avait totalisé trente-deux victoires contre deux défaites l'année précédente pour les Millersport King Horns, de la Ohio Mill Workers League — 32 à 2, avec une moyenne de points mérités de 1,78. Sans rire. Et Andy Hughes, qui jouait au poste d'arrêt court pour l'équipe adverse du moment, durant ce match improvisé... eh bien, ce gars-là pouvait se targuer d'une moyenne au bâton de 390 pour 1000 dans l'équipe des Downtown Sugar Shacks, de Grandview Heights. De plus, il n'y avait que les Blancs pour apprécier les autographes. Après tout, quel intérêt d'avoir un nom gribouillé sur un bout de papier ?

Il ouvrait déjà la bouche pour lui donner toutes ces explications quand, en voyant le visage de Babe Ruth, il comprit que c'était inutile : ce gars-là était un vrai gosse. Un gosse remuant, énorme, avec des cuisses pareilles à des troncs d'arbre, mais un gosse quand même. Il avait aussi les plus grands yeux que Luther ait jamais vus. Il s'en souviendrait pendant des années, quand il les verrait changer au fil du temps sur les photos publiées dans les journaux, s'étrécir et s'assombrir sur chaque nouveau cliché. Mais ce jour-là, dans les champs de l'Ohio, Babe avait les yeux d'un petit gros dans la cour de récréation, pleins d'espoir, de peur et d'attente.

– Alors, je peux jouer ? (Babe écarta ses pattes de saint-bernard.) Avec vous ?

Cette fois, tous s'esclaffèrent sauf Luther, qui demeura impassible.

– Ben...

Il regarda les hommes autour de lui avant de reporter son attention sur Babe, prenant tout son temps pour répondre.

– Faut voir, dit-il enfin. Vous connaissez un peu le principe du jeu, patron ?

Pour le coup, Reggie Polk s'écroula dans l'herbe. Quelques joueurs ricanèrent en se frottant les bras. La réaction de Babe étonna cependant Luther. Ses grands yeux devinrent minuscules et aussi limpides que le ciel ; de toute évidence, songea Luther, une batte à la main, ce gars-là avait le même âge qu'eux.

Après avoir logé un cigare entre ses lèvres, Babe Ruth desserra sa cravate.

– Je pense avoir pigé deux ou trois trucs au cours de mes voyages, répondit-il. Monsieur... ?

– Laurence, patron. Luther Laurence.

Toujours cette expression impénétrable.

Babe lui passa un bras autour des épaules. Un bras grand comme le lit de Luther.

– À quel poste tu joues, Luther ?

– Champ centre, patron.

– Alors tout ce que t'auras à faire, mon gars, c'est lever la tête.

– Hein ?

– Ouais, pour regarder ma balle passer loin au-dessus.

Ce fut plus fort que lui ; Luther sentit un large sourire s'épanouir sur son visage.

– Et tu veux bien arrêter de m'appeler « patron », Luther ? On est entre joueurs de base-ball, là.

Oh, ce fut quelque chose la première fois que Sticky Joe l'élimina ! Trois *strikes*, tous alignés sur une trajectoire parfaite comme le fil qui suit l'aiguille, sans que le gros Blanc touche une seule fois le cuir.

Babe Ruth éclata de rire après la troisième frappe, pointa sa batte vers Sticky Joe et le gratifia d'un vigoureux hochement de tête.

– D'accord ! Mais j'apprends à te connaître, *boy*. J'apprends comme si j'étais bien réveillé en classe.

Personne ne voulait le laisser lancer, aussi remplaça-t-il un joueur à chaque manche dans le reste du champ. Aucun de ces hommes ne voyait d'inconvénient à rester assis durant une manche. C'était Babe Ruth, bonté divine ! S'ils n'avaient que

faire d'une malheureuse petite signature, ils savaient bien en revanche que cette histoire leur vaudrait des tournées au bar pendant un sacré bout de temps.

Alors qu'il jouait en champ gauche, que Luther se trouvait dans le champ centre et que Reggie Polk, qui lançait pour leur équipe, et, comme à son habitude, prenait son temps entre les lancers, Babe Ruth demanda :

– Luther ? Tu fais quoi dans la vie quand tu joues pas au base-ball ?

Luther lui parla un peu de son boulot à l'usine de munitions à la sortie de Colombus, de la guerre qui était un truc terrible mais assurément aussi un moyen pour certains de s'en mettre plein les poches, et Babe eut beau ponctuer cette remarque d'un : « C'est bien vrai », il eut l'impression qu'il le disait juste pour le dire, pas parce qu'il comprenait vraiment, puis Babe lui demanda ce qu'il s'était fait au visage.

– Une rencontre avec un cactus, m'sieur Ruth.

Au même instant, ils entendirent le craquement de la batte. Babe s'élança à la poursuite d'un *fly* en dansant sur la pointe des pieds comme une ballerine et renvoya la balle vers la deuxième base.

– Y a beaucoup de cactus dans l'Ohio ? Je savais pas.

Luther sourit.

– En fait, m'sieur Ruth, je crois qu'y faut dire 'cacti' quand y en a plusieurs. Et c'est sûr, y en a des champs entiers dans tout l'État. Des boisseaux et des boisseaux de cacti.

– Et qu'est-ce qui s'est passé ? T'es tombé dedans ?

– Oui, m'sieur. Et c'était une sacrée dégringolade.

– On croirait que t'as plongé d'un avion !

Luther secoua très lentement la tête.

– Plutôt d'un Zeppelin, m'sieur Ruth.

Tous deux partirent d'un long rire doux et Luther était toujours hilare quand il leva son gant pour attraper au vol la balle de Rube Gray.

Au cours de la manche suivante, d'autres Blancs émergèrent du couvert, et les joueurs sur le terrain en reconnurent aussitôt quelques-uns — Stuffy McInnis, nom de Dieu ! ; Everett Scott, sans blague ! ; et aussi deux ou trois joueurs des Cubs, merde alors ! — Flack, Mann, plus un troisième dont les traits ne disaient rien à personne et qui aurait pu appartenir à n'importe laquelle des deux équipes. Ils s'avancèrent le long du champ

droit, et bientôt ils se postaient derrière le vieux banc branlant installé le long de la ligne de première base, arborant costumes, cravates et chapeaux malgré la chaleur, fumant des cigares et apostrophant de temps à autre un certain « Gidge », ce qui eut pour effet de plonger Luther dans la plus grande perplexité jusqu'au moment où il comprit qu'il s'agissait d'un autre surnom donné à Babe Ruth. Lorsqu'il regarda de nouveau dans leur direction, il vit que trois autres Blancs avaient rejoint le groupe — Whiteman, des Sox ; Hollocher, l'arrêt court des Cubs ; et un petit maigrichon au visage rouge et au menton qui saillait comme une excroissance de peau — et il eut alors un mauvais pressentiment, car ces huit Blancs plus Babe Ruth constituaient une équipe au complet.

Pendant environ une manche, tout se passa sans problème. Pour la plupart, les Blancs ne semblaient pas s'intéresser à eux, malgré quelques cris de singe et quelques remarques du genre : « Tâche de pas rater cette balle, bébé goudron. Attention, elle arrive vite ! » ou « T'aurais dû te baisser un peu plus, bamboula... » Mais bon, Luther avait entendu pire, bien pire. C'était juste qu'il n'aimait pas la façon dont, chaque fois qu'il tournait la tête vers eux, les huit Blancs semblaient s'être rapprochés de la ligne de première base, au point qu'il devint bientôt gênant de foncer par là pour battre une balle de vitesse —, avec tous ces Blancs si proches sur la droite qu'on pouvait sentir leur eau de Cologne.

Et puis, entre les manches, l'un d'eux demanda :

– On pourrait essayer, nous aussi ?

Luther remarqua que Babe Ruth avait l'air de vouloir disparaître dans un trou de souris.

– Qu'est-ce que t'en penses, Gidge ? reprit le Blanc. Tu crois que ça dérangerait tes nouveaux copains si l'un de nous frappait quelques balles ? On arrête pas d'entendre dire qu'ils sont doués, ces nègres. Qu'ils filent plus vite que le beurre en plein soleil au mois de juillet.

L'homme tendit les mains en direction de Babe Ruth. C'était l'un des rares Blancs que personne n'avait reconnus, peut-être un remplaçant. Il avait de grosses mains, un nez camus et des épaules carrées — un corps tout en angles droits. Surtout, il avait ce regard que Luther avait déjà vu chez les Blancs pauvres : faute de nourriture plus consistante, ce type-là avait bouffé de la rage une bonne partie de sa vie et il y avait pris

tellement goût qu'il ne pourrait plus s'en passer même s'il devait manger à sa faim pour le restant de ses jours.

Il sourit à Luther comme s'il devinait ses pensées.

– Et toi, *boy*, qu'est-ce que t'en dis ? Pourriez peut-être laisser un de nos gars frapper une balle ou deux ?

Rube Gray se porta volontaire pour aller s'asseoir un moment et les Blancs désignèrent Stuffy McInnis comme dernier joueur transféré à la Ligue nègre de l'Ohio du Sud, ponctuant leur discussion de ces grands « Han, han » typiques du rire d'âne que les gros Blancs semblaient avoir en commun. Pour sa part, Luther devait bien admettre que l'arrangement lui convenait : Stuffy McInnis savait jouer, aucun doute. Lui-même suivait son parcours dans les journaux depuis qu'il avait commencé sa carrière avec l'équipe de Philadelphie en 1909.

Mais après la seconde moitié de la manche, Luther arriva en courant du champ centre pour découvrir tous les autres Blancs alignés près du marbre. Flack, le premier batteur de Chicago, avait déjà une batte sur l'épaule.

Babe Ruth eut le mérite d'essayer, au moins au début, Luther était prêt à le reconnaître.

– Allez, les gars, on fait juste un petit match, dit-il.

Flack lui décocha un grand sourire radieux.

– Et il sera encore plus chouette avec nous, Ruth. On va voir ce qu'ils donnent face aux meilleurs joueurs de l'American et de la National League.

– Des ligues de Blancs, vous voulez dire, lança Sticky Joe Beam. C'est bien ça ?

Tous les regards convergèrent vers lui.

– T'as dit quoi, là, *boy* ?

Sticky Joe Beam, quarante-deux ans, ressemblait à une tranche de bacon grillé. Il pinça les lèvres, baissa les yeux vers le sol puis contempla la rangée de Blancs d'une façon telle que Luther crut la bagarre imminente.

– J'ai dit, on va voir ce que vous avez dans le ventre. (Il les dévisagea.) Hum... patrons.

Luther tourna la tête vers Babe Ruth, accrocha son regard et se vit gratifier d'un sourire vacillant par le gros gamin au visage poupin. Il se rappela alors une citation de la Bible que sa grand-mère répétait souvent quand il était plus jeune, selon laquelle l'esprit est bien disposé mais la chair faible.

C'est ton cas, Babe ? aurait-il voulu demander. Hein, est-ce que c'est ton cas ?

Babe se remit à boire dès que les Noirs eurent désigné les neuf membres de leur équipe. Il ne savait pas exactement ce qui clochait — après tout, ce n'était qu'un match amical, juste des Blancs contre des Noirs, comme des chemises contre des peaux —, mais il se sentait triste et empli de honte. Sans pouvoir se l'expliquer. Après tout, ce n'était qu'un jeu. Une bonne façon de se distraire un jour d'été en attendant que le train puisse repartir. Rien de plus. Pourtant, la tristesse et la honte refusaient de le quitter, aussi déboucha-t-il sa flasque pour avaler une saine rasade de whisky.

Il s'excusa de ne pas pouvoir lancer, arguant que son coude lui faisait encore mal après la première rencontre. Il devait penser à son record aux World Series, dit-il, son record « du nombre de manches sans encaisser de points », et il ne voulait pas risquer de compromettre ses chances juste pour un match improvisé au fin fond de la cambrousse.

Ce fut donc Ebby Wilson qui lança. Ebby était un gamin surnois originaire des monts Ozark, qui jouait pour Boston depuis juillet. Il sourit quand on lui fourra la balle dans les mains.

– C'est bon, les gars. J'en aurai fini avec ces nègres avant même que vous ayez eu le temps dire ouf. Avant même qu'ils aient eu le temps dire ouf !

Et de s'esclaffer d'autant plus bruyamment que personne d'autre ne riait avec lui.

Il commença par envoyer des boulets de canon qui lui permirent d'éliminer les trois premiers batteurs en deux temps trois mouvements. Puis Sticky Joe s'approcha du monticule et tout changea : ce nègre-là ne connaissait qu'une vitesse, plein gaz, et lorsqu'il déployait ses longs tentacules pour effectuer un lancer, personne ne pouvait dire ce qui allait se produire. Il expédiait des balles rapides que personne ne voyait ; des glissantes qui, dès qu'elles apercevaient une batte, prenaient la tangente avec un clin d'œil moqueur ; des courbes capables de faire le tour d'un pneu ; des cassantes qui explosaient dix centimètres avant le marbre. Il élimina Mann. Il élimina Scott. Et il réussit à sortir McInnis en fin de manche sur un *pop-fly* au niveau de la deuxième base.

Ce fut un duel entre lanceurs pendant encore quelques manches, sans que les balles aillent souvent au-delà du

monticule, et du côté du champ gauche Babe se mit à bâiller entre deux longues gorgées de whisky. En attendant, les Noirs marquèrent un point dans la deuxième manche et encore un dans la troisième, quand Luther Laurence transforma une course de la première base à la deuxième en course de la première base au marbre, fonçant à une telle vitesse dans le champ intérieur qu'il prit Hollocher par surprise ; le temps que celui-ci ait fini de cafouiller avec la balle, Luther Laurence traversait le marbre.

Si, au départ, personne n'avait pris le match au sérieux, l'ambiance se teinta peu à peu d'une surprise admirative (« J'avais jamais vu personne balancer la balle comme ce vieux négro. Même pas toi, Gidge. Bon sang, même pas Walter Johnson ! Ce type-là, c'est un as ! ») qui bientôt céda la place à des blagues nerveuses puis à une franche colère (« Forcément, le pré leur appartient, à ces nègres. Qu'ils jouent à Wrigley, tiens ! Ou à Fenway... Merde ! »)

Les Noirs étaient capables d'amortir — bon sang, pour ça, ils en étaient capables : la balle atterrissait à quinze centimètres du marbre et s'immobilisait net comme si elle avait été abattue d'un coup de fusil. Et ils étaient capables de courir : ils volaient les bases comme s'il s'agissait juste de décider qu'ils préféreraient se tenir sur la deuxième plutôt que sur la première. Et ils étaient aussi capables de frapper des simples. À la fin de la cinquième manche, ils semblaient prêts à frapper des simples toute la journée — il leur suffisait de faire un pas en avant et d'expédier une autre balle hors du champ intérieur —, mais à ce moment-là Whiteman quitta la première base pour s'approcher du monticule, où il échangea quelques mots avec Ebby Wilson. À partir de là, Ebby arrêta de jouer en finesse pour se mettre à lancer comme une brute, au risque d'avoir le bras en écharpe tout l'hiver.

Au cours de la première moitié de la sixième manche, alors que les Noirs menaient par 6 à 3, Stuffy McInnis frappa la balle rapide de Sticky Joe Beam et l'envoya si loin par-dessus les arbres que Luther Laurence ne se donna même pas la peine d'aller la chercher. Les joueurs en piochèrent une autre dans le sac de toile posé près du banc, et après avoir frappé une balle longue, Whiteman atteignit la deuxième base debout. Là-dessus, Flack prit deux *strikes*, fit six balles fausses et finit par frapper un simple sur la gauche juste derrière le champ intérieur

— et le score passa à 6-4, avec un coureur en premier et un en troisième, pas de retrait.

Alors qu'il essayait sa batte avec un chiffon, Babe Ruth se sentait porté par toute cette énergie autour de lui. Il la sentait toujours quand il s'avança sur le marbre et racla la terre avec sa chaussure. Ce moment fait de soleil, de ciel, de bois, de cuir, de muscles, de mains et de suspense intolérable était magnifique. Bien plus beau que les femmes, les mots ou même les rires.

Sticky Joe lui envoya une première balle tout près du corps. Avant de lancer une balle courbe qui aurait expédié les dents de Babe jusque dans le sud de l'Ohio s'il n'avait pas vivement détourné la tête. Il pointa sa batte vers Sticky Joe et fit semblant de viser comme si c'était une carabine. Lorsqu'il vit pétiller les yeux sombres du vieux nègre, il sourit, et le vieux sourit en retour, puis tous deux hochèrent la tête, et s'il s'était écouté, Babe l'aurait volontiers embrassé sur son front bosselé.

— On est tous d'accord que c'était une balle ? cria-t-il, et il vit tout le monde rire, même Luther, là-bas dans le champ centre.

Dieu que c'était bon ! Mais attention, c'était maintenant une balle cassante qui fusait dans l'air, et Babe en distingua la couture du coin de l'œil, il vit la ligne rouge plonger et entama un swing bas, beaucoup plus bas que n'était la balle car il savait sans le moindre doute quelle serait sa trajectoire, et quand il la frappa ce fut de toutes ses forces, comme s'il voulait la projeter au-delà de l'espace, au-delà du temps, et la balle grimpa dans le ciel telle une créature dotée de bras et de jambes. Babe se mit à courir le long de la ligne et vit Flack s'élancer depuis la première base et, à cet instant seulement, il acquit la certitude qu'il n'avait pas frappé tout à fait juste. Ce n'était pas parfait. Il hurla : « Attendez ! » mais Flack courait déjà. Whiteman se tenait à quelques pas de la troisième base, immobile, les bras écartés, tandis que Luther se dirigeait vers la rangée d'arbres, et à peine la balle s'était-elle matérialisée dans ce ciel où elle avait disparu une seconde plus tôt qu'elle tomba droit dans son gant.

Déjà, Flack quittait la deuxième base et il était rapide. Au moment où Luther envoya la balle vers la première, Whiteman retourna toucher la troisième base. Et d'accord, Flack était rapide, mais Luther abritait un véritable canon dans ce corps maigrichon ; la balle survola le champ tandis que Flack labourait le sol comme une diligence puis s'envolait dans les airs en même temps que la balle s'écrasait dans le gant d'Aeneus

James — le costaud que Babe avait d'abord vu jouer champ centre lorsqu'il était sorti du couvert. Celui-ci déplaça son long bras alors que Flack glissait sur la poitrine vers la première base, et il le toucha au niveau de l'épaule avant que l'autre n'atteigne le sac.

Aeneus James lui tendit sa main libre. Flack l'ignora et se releva.

Tandis qu'Aeneus renvoyait la balle à Sticky Joe, Flack épousseta son pantalon puis se posta sur le sac de la première base. Les mains sur les genoux, il planta son pied droit en direction de la deuxième base.

Sticky Joe l'observait depuis le monticule.

— Qu'est-ce que vous faites, patron ? s'enquit Aeneus James.

— Comment ça ? répliqua Flack d'une voix un peu trop enjouée.

— Ben, je me demandais juste pourquoi vous étiez toujours là, patron, répondit Aeneus James.

— Parce que c'est là que se tient un homme quand il est coureur en première base, mon gars, affirma Flack.

Aeneus James parut épuisé, tout d'un coup, comme s'il venait de rentrer chez lui au terme d'une journée de quatorze heures de boulot pour découvrir qu'on lui avait piqué son canapé.

Oh, merde, pensa Babe.

— Vous étiez out, patron.

— Qu'est-ce que tu me chantes, mon gars ? J'étais sauf.

— Il était sauf, négro, affirma Ebby Wilson, qui venait d'apparaître à côté de Babe. Ça se voyait à un kilomètre.

D'autres Noirs approchèrent en demandant ce qui retardait le jeu.

— Il dit qu'il était sauf, leur rapporta Aeneus.

— *Quoi ?* lança Cameron Morgan, venu de la deuxième base. Vous êtes pas sérieux, là !

— Hé, tu me parles pas sur ce ton, *boy*.

— Je parle comme je veux.

— Ah ouais ?

— Ouais.

— Il était sauf, s'entête Wilson. Et avec de la marge, encore

— Il était out, murmura Sticky Joe. Sauf vot' respect, m'sieur Flack, vous étiez out, patron.

Les mains derrière le dos, Flack s'approcha de lui, inclina la tête et huma ostensiblement l'air.

– Tu penses que je suis debout sur la première base parce que je me suis foutu dedans ? C'est ça ?

– Non, m'sieur, pas du tout.

– Alors tu penses quoi, *boy* ?

– Que vous étiez out, m'sieur.

Tout le monde se trouvait maintenant au niveau de la première base — les neuf membres de chaque équipe et les neuf Noirs qui s'étaient assis après la sélection initiale.

Babe entendit « out ». Il entendit « sauf ». Encore et encore. Il entendit « *boy* », « nègre », « négro » et « bouseux ». Et soudain, il entendit quelqu'un l'appeler.

Il tourna la tête et vit Stuffey McInnis le regarder en indiquant le sac.

– Hé, Gidge, t'étais à côté ! Flack dit qu'il est sauf. Ebby avait l'œil sur la balle et lui aussi dit qu'il est sauf. À toi de trancher, Babe. Sauf ou out ?

Babe n'avait jamais eu l'occasion de contempler de si près autant de Noirs furieux. Dix-huit au total. Nez épatés, bras et jambes aux muscles noueux, cheveux crépus constellés de gouttes de sueur. Jusque-là, il avait apprécié tout ce qu'il voyait chez eux, sauf leur manie de vous regarder comme s'ils savaient quelque chose sur vous qu'ils n'avaient pas l'intention de révéler. Cette façon dont leurs yeux vous jugeaient en un instant puis se faisaient fuyants, distants.

Six ans plus tôt, la ligue majeure de base-ball avait connu sa première grève. Les Tigers de Detroit avaient refusé de jouer jusqu'à ce que Ban Johnson accepte de réintégrer Ty Cobb, mis à pied pour avoir tabassé un supporter dans les gradins. Le supporter en question était estropié, il n'avait que des moignons en guise de bras, pas de mains pour se défendre, mais Cobb avait continué à le frapper longtemps après l'avoir expédié à terre, à s'acharner sur son visage et ses côtes. Pourtant, les équipiers de Cobb avaient pris son parti et s'étaient mis en grève pour le soutenir alors que personne n'avait même la moindre sympathie pour lui. À vrai dire, tout le monde le détestait cordialement, mais ce n'était pas le problème. Le problème, c'était que le supporter avait traité Cobb de « demi-nègre » et qu'il n'existait sans doute pas de pire insulte qu'on puisse lancer à un Blanc, sauf peut-être « baiseur de négresses », ou juste « nègre ».

Babe était encore en maison de redressement quand il avait entendu parler de cette histoire, mais il comprenait parfaitement la position des Tigers. On pouvait très bien tailler un brin de causette avec un Noir, voire rigoler et blaguer avec lui ou même, aux environs de Noël, verser un supplément d'étrennes à ceux avec qui on blaguait le plus. Mais il n'en demeurait pas moins que c'était une société de Blancs, fondée sur des valeurs telles que la famille et le travail honnête. (Et d'abord, qu'est-ce qu'ils fabriquaient, tous ces Noirs qui jouaient au base-ball en pleine journée quand leurs proches avaient probablement le ventre vide ?) Au bout du compte, mieux valait rester entre gens du même monde — ceux avec qui on devait vivre, manger et bosser jusqu'à la fin de ses jours.

Songeur, Babe ne quittait pas le sac des yeux. Il ne voulait pas savoir où était Luther, prendre le risque d'affronter cette foule de visages sombres et de croiser son regard.

— Il était sauf, décréta-t-il enfin.

Les Noirs se déchaînèrent. Ils se mirent à crier, à gesticuler en direction du sac et à brailler « Foutaises ! » durant un certain temps puis, comme s'ils avaient tous entendu un coup de sifflet qu'aucun Blanc ne pouvait percevoir, ils se turent brusquement. Leurs corps s'affaissèrent, leurs épaules se voûtèrent, ils considérèrent Babe comme s'ils pouvaient voir à travers lui, et Sticky Joe Beam finit par déclarer :

— D'accord, d'accord. Si c'est comme ça qu'on doit jouer, alors c'est comme ça qu'on va jouer.

— C'est comme ça qu'on joue, décréta McInnis.

— Oui, patron, dit Sticky Joe. Maintenant, c'est clair.

Et tous de retourner prendre leurs positions.

Babe s'assit sur le banc puis leva sa flasque. Il se sentait sali et il avait envie d'arracher la tête d'Ebby Wilson pour l'expédier sur un tas, juste à côté de celle de Flack. C'était ridicule — après tout, il avait fait ce qu'il fallait vis-à-vis de son équipe — et pourtant il ne pouvait se défaire d'une profonde impression de malaise.

Plus il buvait, plus l'impression s'accroissait, et à la huitième manche il se demanda ce qui se passerait s'il mettait à profit le prochain tour de batte pour rater délibérément la balle. À ce stade, il avait changé de place avec Whiteman et jouait en première base. Luther Laurence, qui patientait dans le cercle d'attente tandis que Tyrell Hawke se tenait dans le rectangle, le

considérait désormais comme s'il n'était plus qu'un Blanc parmi tant d'autres, et devant ce regard vide, caractéristique des portiers, des cireurs ou des chasseurs d'hôtel, Babe sentait quelque chose se ratatiner en lui.

Même après deux jeux sur base sujets à contestation (et un gosse aurait pu deviner laquelle des deux équipes eut finalement gain de cause), suivis d'une longue balle fausse que les joueurs des ligues majeures qualifièrent de *home run*, les Noirs menaient toujours par 9 à 6 dans la seconde moitié de la neuvième manche quand l'orgueil de l'American et de la National League se montra enfin à la hauteur de sa réputation.

Hollocher frappa une balle le long de la ligne de la première base. Puis Scott en expédia une par-dessus la tête du joueur de troisième base. Flack en manqua trois. Mais McInnis en expédia une vers la droite ; toutes les bases étaient occupées, un joueur éliminé, George Whiteman s'avançait vers le marbre, Babe était positionné dans le cercle d'attente. Le joueur de champ intérieur jouait plus profond et Sticky Joe Beam n'envoyait rien que Whiteman ne puisse frapper en longueur, et soudain Babe se surprit à souhaiter quelque chose qu'il n'avait jamais souhaité de toute sa vie : un double jeu, pour qu'il n'ait pas à frapper.

Whiteman se régala d'une plongeante trop lente ; quand il la frappa, elle s'envola dans l'espace puis vira à droite juste au-delà du champ intérieur — brutale, rapide et fausse. Manifestement fausse. Puis Sticky Joe Beam l'élimina avec deux des balles rapides les plus vicieuses que Babe ait jamais vues.

Alors qu'il s'avançait à son tour vers le marbre, il calcula combien, sur leurs six points, avaient été marqués en jouant dans les règles, et il arriva à un total de trois. Trois. Ces Noirs que personne ne connaissait, perdus au fin fond de Trou-Du-Cul-Du-Monde, Ohio, n'avaient pas laissé une partie des plus grands joueurs du monde marquer plus de trois misérables points. Merde, lui-même n'avait réussi à frapper qu'une fois sur trois. Et ce n'était pas faute d'avoir essayé. Car il n'y avait pas que les lanciers de Beam. Non. D'ordinaire, la stratégie était résumée par l'expression : « Frappez là où ils sont pas ». Sauf que ces gars-là étaient partout. À peine croyait-on avoir repéré un trou dans la défense qu'il avait disparu. À peine croyait-on avoir expédié un véritable boulet de canon que déjà, l'un de ces

gars l'avait récupéré dans son gant sans même paraître essoufflé.

Si ses équipiers n'avaient pas triché, ce moment aurait sans doute été l'un des plus mémorables de la vie de Babe : il contrôlait le jeu face à certains des meilleurs joueurs qu'il ait jamais rencontrés, fin de la neuvième manche, trois bases occupées, deux joueurs éliminés. Il suffisait d'un swing pour gagner.

Et il avait la possibilité de gagner. Il étudiait le jeu de Sticky Joe depuis un bon moment et l'homme était fatigué, de toute évidence. S'ils n'avaient pas triché, l'air que respirait Babe en cet instant lui aurait fait l'effet de la cocaïne pure.

Le premier lancer de Sticky Joe fut trop lent, trop facile à frapper, et Babe dut ajuster son temps de réaction pour ne pas le toucher. Dans ses efforts pour donner le change, il manqua la balle de beaucoup, au point que même Sticky Joe parut surpris. La suivante fut plus proche de son corps, plus incurvée, et Babe la frappa en balle fausse derrière lui. Le lancer d'après toucha le sol et celui d'encore après passa à la hauteur du menton de Babe.

Sticky Joe récupéra la balle puis s'écarta de la plaque de lanceur, et Babe sentit tous les regards peser sur lui. Il voyait les arbres derrière Luther Laurence, il voyait Hollocher, Scott et McInnis chacun sur une base, et il se dit que tout aurait été tellement plus chouette si le jeu avait été joué dans les règles, s'il avait pu frapper le lancer suivant jusqu'à Dieu dans le ciel. Alors peut-être...

Levant une main, il sortit du rectangle.

Ce n'était qu'un jeu, pas vrai ? C'était ce qu'il s'était dit lorsqu'il avait décidé de manquer délibérément la balle. Juste un jeu. Quelle importance s'il perdait une stupide partie ?

Mais l'inverse était également vrai. Quelle importance s'il gagnait ? Est-ce que cela compterait encore le lendemain ? Bien sûr que non. Cela n'affecterait la vie de personne. Et là, juste là, on en était à deux joueurs out, trois bases occupées, deuxième moitié de la neuvième manche.

S'il me sert une balle facile, je la cogne, décida Babe en retournant vers le rectangle, je la cogne. Comment aurait-il pu résister ? Il y avait ces hommes sur les bases, cette batte dans sa main, cette odeur de terre, d'herbe et de soleil...

Une balle. Une batte. Neuf hommes. Un moment. Pas l'éternité, juste un moment.

Et la voilà qui arrivait, cette balle, beaucoup plus lentement qu'elle n'aurait dû, et Babe n'avait eu qu'à voir le visage du vieux nègre au moment où elle quittait sa main pour comprendre : elle était parfaitement placée.

Il envisagea de la manquer, de la frapper trop haut, de faire ce qu'il fallait.

À cet instant le sifflet du train retentit, strident, assourdissant. C'est un signe, pensa Babe, qui aussitôt prit appui sur son pied, swingua sa batte, entendit le receveur s'écrier : « Oh, merde ! » et juste après, le bruit familier, merveilleux, du cuir contre le bois —, et la balle disparut dans les airs.

Babe parcourut quelques mètres le long de la ligne avant de s'arrêter, certain que sa balle serait rattrapée et qu'il serait éliminé.

Au même moment il croisa le regard de Luther Laurence, rien qu'une fraction de seconde, et il perçut intuitivement ce que l'autre savait : il avait tenté un *home run*, un grand chelem. Il avait essayé de voler l'issue d'un match joué à la déloyale à ceux qui l'avaient joué à la loyale.

Puis les yeux de Luther se détournèrent de lui, et, en les voyant se dérober, Babe comprit qu'il ne les sentirait plus jamais sur son visage. Luther renversa la tête en s'éloignant pour aller se placer sous la balle. Il se campa sur ses jambes. Leva son gant au-dessus de sa tête. Voilà, il n'y avait plus rien à faire, c'était la balle de match, parce qu'il était juste en dessous.

Mais contre toute attente, Luther s'en alla.

Après avoir baissé son gant, il marcha vers le champ intérieur, bientôt imité par le joueur de champ droit puis par le joueur de champ gauche, et la balle retomba dans l'herbe derrière eux sans même qu'ils se retournent. Hollocher traversa le marbre, sauf que le receveur n'était plus à son poste. Non, le receveur se dirigeait vers le banc le long de la troisième base, de même que le joueur de troisième base.

Scott atteignit le marbre mais McInnis s'arrêta au niveau de la troisième base, où il demeura immobile, se bornant à regarder les Noirs qui avançaient tranquillement vers leur banc comme si c'était la fin de la deuxième manche et non de la neuvième. Ils s'y rassemblèrent, fourrèrent battes et gants dans deux sacs de toile distincts en ignorant délibérément les Blancs. Babe aurait

voulu rejoindre Luther pour lui dire quelque chose mais celui-ci ne regarda pas une seule fois dans sa direction. Quelques instants plus tard, tous s'éloignaient vers la piste de terre battue au-delà de l'étendue herbeuse, et Babe le perdit de vue dans cet océan de corps noirs ; il n'aurait su dire si c'était l'homme en tête du groupe ou celui sur la gauche, d'autant qu'à aucun moment Luther ne jeta un coup d'œil en arrière.

Lorsque le sifflet retentit de nouveau, les Blancs n'avaient pas encore bougé alors que les Noirs, qui pourtant semblaient marcher lentement, étaient déjà presque tous sortis du pré.

Tous sauf Sticky Joe Beam. Il alla ramasser la batte que Babe avait utilisée, et, en le regardant droit dans les yeux, la plaça sur son épaule.

– Chouette match, m'sieur Beam, dit Babe, la main tendue.

Sticky Joe Beam ne parut pas la voir.

– Je crois que vot' train s'en va, patron, répliqua-t-il.

Et de s'éloigner à son tour.

À peine retourné dans son compartiment, Babe s'offrit un verre au bar.

Le train quitta l'Ohio pour filer à travers la Pennsylvanie. Assis à l'écart, Babe buvait en regardant le fouillis de collines et de poussière derrière la vitre. Il pensait à son père, mort deux semaines plus tôt à Baltimore au cours d'une bagarre avec Benjie Sipes, le frère de sa seconde épouse. Le père de Babe avait eu le temps d'expédier deux coups de poing et Sipes un seul, mais c'était celui-là qui avait compté parce que le père de Babe s'était cogné la tête contre le trottoir et qu'il était décédé quelques heures plus tard à l'hôpital.

Les journaux en avaient beaucoup parlé pendant deux ou trois jours. On avait interrogé Babe pour connaître son opinion, ses sentiments. Il avait répondu que cette disparition le désolait. Que c'était triste.

Son père l'avait envoyé en maison de redressement quand il avait huit ans. En disant qu'il avait besoin d'apprendre les bonnes manières ; que lui-même en avait assez d'essayer de lui enseigner le respect pour ses parents ; qu'un séjour à Ste Mary lui ferait le plus grand bien. Et puis, il avait un bar à gérer. Il reviendrait le chercher lorsque Babe aurait compris la leçon.

Babe avait perdu sa mère alors qu'il était encore là-bas.

C'était triste, avait-il dit aux journalistes. Bien triste.

Il attendait toujours d'éprouver quelque chose. Il attendait depuis deux semaines.

En général, les seules fois où il éprouvait quelque chose — en- dehors de ses crises d'auto-apitoiement lorsqu'il avait trop bu —, c'était quand il frappait la balle. Pas quand il la lançait. Ni quand il la rattrapait. Non, seulement quand il la frappait. Au moment où le bois rencontrait le cuir, où ses hanches et ses épaules pivotaient, où les muscles de ses cuisses et de ses mollets se contractaient, où il ressentait le formidable élan de tout son corps tendu pour achever le balancement de la batte noire et que la balle blanche s'élevait plus vite et plus haut que tout ce qu'on pouvait imaginer sur cette planète. Voilà pourquoi il avait changé d'avis un peu plus tôt et décidé de tenter ce swing : parce qu'il le fallait. La balle était trop bien placée, trop parfaite, trop pure. Voilà pourquoi il l'avait frappée. Fin de l'histoire.

Il entama une partie de poker avec McInnis, Jones, Mann et Hollocher, mais ils n'en avaient que pour la grève et la guerre (aucun d'eux ne mentionna le match, comme s'ils s'étaient tous mis d'accord pour prétendre qu'il n'avait jamais eu lieu), aussi finit-il par s'accorder une très longue sieste. À son réveil, ils étaient presque sortis du Connecticut. Après avoir encore avalé quelques verres pour se décrasser le cerveau, il s'empara du chapeau de Harry Hooper toujours endormi, transperça la calotte d'un coup de poing puis le replaça sur la tête de son propriétaire, et quelqu'un éclata de rire tandis que quelqu'un d'autre disait : « Tu respectes vraiment rien, hein, Gidge ? » Du coup, il jeta son dévolu sur un deuxième couvre-chef — celui de Stu Springer, directeur commercial des Cubs —, qu'il troua également, et bientôt la moitié des passagers de la voiture le bombardaient de chapeaux et d'encouragements, et il grimpa sur le dossier des sièges en poussant des cris de singe tandis qu'une fierté aussi soudaine qu'inexplicable l'envahissait tout entier comme une montée de sève et l'amenait à s'écrier :

– C'est moi l'homme-singe ! Babe Ruth en personne ! Et je vais tous vous bouffer !

Certains tentèrent de le faire descendre, quelques-uns voulurent le calmer, mais déjà il sautait dans l'allée centrale pour exécuter une petite gigue puis ramassait une pleine poignée de chapeaux qu'il défonça ou expédia autour de lui sous les applaudissements, les rires et les huées. Il ramena

ensuite ses mains l'une contre l'autre comme les petits singes de tous ces Ritals qui jouaient de l'orgue de Barbarie, se gratta les fesses et se fendit encore de quelques : « Hou hou hou » pour la plus grande joie de tous.

Lorsqu'il fut à court de chapeaux, il se retourna pour contempler l'allée centrale. Il y en avait partout. Sur le plancher. Accrochés aux porte-bagages. Des lambeaux de paille s'étaient collés aux fenêtres. Babe avait une conscience aiguë de leur présence tout autour de lui. Il se sentait étourdi, euphorique, prêt à s'attaquer aux cravates. Aux costumes. Aux bagages...

Brusquement, Ebby Wilson lui posa une main sur le torse. Babe n'aurait su dire d'où il avait surgi. Avisant Stuffy McInnis debout sur un siège, qui criait, souriait et levait un verre dans sa direction, il agita la main à son adresse.

– Va falloir que tu m'en fabriques un autre, lâcha Ebby Wilson.

Babe baissa les yeux vers lui.

– Hein ?

Ebby écarta les bras en un geste conciliant.

– Ben, tu vas me fabriquer un autre chapeau. Tu les as tous bousillés, alors maintenant tu m'en fabriques un autre.

Quelqu'un siffla.

Babe lui lissa les épaules de sa veste.

– Je te paie un verre, d'accord ?

– Je veux pas d'un verre. Je veux mon chapeau.

Babe s'apprêtait à répliquer : « Tu m'emmerdes avec ton chapeau », quand Ebby Wilson le poussa. Pas très fort, d'accord, mais le train prit un tournant au même moment et Babe le sentit cahoter, et il sourit à Wilson puis décida de le frapper au lieu de l'insulter. Il balança son poing, en vit le reflet dans les yeux d'Ebby Wilson qui paraissait soudain beaucoup moins sûr de lui, moins préoccupé par son chapeau, mais le train cahota encore une fois et Babe sentit le coup dévier puis son corps tout entier s'incliner brusquement vers la droite tandis qu'une voix dans son cœur lui soufflait : « C'est pas toi, Gidge. Ça te ressemble pas. »

Son poing acheva sa course dans la vitre. La douleur se propagea le long de son bras, remonta de son coude à son épaule puis gagna son cou jusqu'au creux juste en dessous de son oreille. Le ballonnement de son ventre aidant, il prit soudain conscience de se donner en spectacle et se sentit une nouvelle

fois gros et orphelin. Il se laissa retomber sur le siège vide et aspira de l'air entre ses dents en se massant la main.

À cette heure-ci, Luther Laurence, Sticky Joe Beam et Aeneus James devaient probablement être installés sur un perron pour profiter de la douceur de la nuit en se faisant passer une bouteille. Peut-être qu'ils parlaient de lui, de l'expression sur son visage quand il avait vu Luther s'éloigner de cette balle qui amorçait sa descente vers le sol. Peut-être qu'ils riaient, jouaient une frappe, un lancer, un point.

Et lui, il était là, seul au monde.

J'ai dormi pendant la traversée de New York, pensa Babe quand on lui apporta un seau de glace pour y plonger sa main. Aussitôt après il se rappela que ce train ne longeait pas Manhattan mais seulement Albany, et pourtant la déception subsistait en lui. S'il avait eu l'occasion de contempler le panorama une bonne centaine de fois, il ne se lassait cependant pas des lumières, des rivières sombres qui l'encerclaient comme des tapis, des flèches de calcaire qui se découpaient, toutes blanches, contre la nuit noire.

Il retira sa main de la glace pour l'examiner. Sa main de lanceur. Elle était rouge, enflée, et il ne pouvait même pas serrer le poing.

– Gidge ? lança quelqu'un à l'arrière du wagon. Qu'est-ce que t'as contre les galures ?

Babe ne répondit pas. Il regarda par la fenêtre les étendues broussailleuses de Springfield, Massachusetts, et quand il appuya son front contre la vitre pour se rafraîchir, il distingua son reflet mêlé à celui du paysage.

Ce même paysage qui se dessina sur sa main enflée lorsqu'il la leva vers la vitre et qu'il imagina capable d'apaiser la douleur de ses articulations. Il espérait qu'il n'avait rien de cassé. Surtout pour une stupide histoire de chapeaux.

L'espace d'un instant, il rêva de croiser Luther dans une rue poussiéreuse au cœur d'une ville poussiéreuse, de lui offrir un verre et de lui présenter ses excuses. Alors le jeune joueur répondrait : « Bah, vous en faites pas pour ça, m'sieur Ruth, patron », avant de lui raconter une autre histoire sur les « cacti » de l'Ohio.

Mais aussitôt, Babe se souvint des yeux de Luther — ces yeux qui ne trahissaient rien tout en donnant à l'autre le sentiment de voir clair en lui et de désapprouver ce qu'ils

découvraient —, et il songea : « Va te faire foutre, mon gars. Ton approbation, j'en ai pas besoin. T'entends ? »

J'en ai pas besoin.

Ce n'était que le début. D'ici peu, il se révélerait. Il en avait l'intime conviction. De grandes choses. De grandes choses se préparaient. Grâce à lui. Grâce à d'autres, partout. Depuis quelque temps, il avait le sentiment que le monde entier, lui y compris, avait été enfermé dans une écurie. Et bientôt, très bientôt, cette force trop longtemps contenue jaillirait comme une déferlante.

La tête toujours appuyée contre la fenêtre, il ferma les yeux, et l'impression de sentir le paysage défiler sur son visage ne le quitta pas, même lorsqu'il se mit à ronfler.